

ROCH VOISINE

SANS PRÉTENTION



ARTS

CINÉMA

GOURMAND

BIÈRES

VINS

VOYAGES

SORTIES

CINÉMA

Louise Portal

50 ANS
DE CARRIÈRE



ARTS

Musique

LE FILM
MUSICAL DE
JIPÉ DALPÉ



MAISON

Jardin

DE BLANC
ET DE VERT



RÉGAL

Planète Vins

UN ÉTÉ
SIGNÉ ROSÉ



Après trois albums et quatre EP en anglais, Matt Stern avoue s'être ennuyé d'entendre la langue de Molière meubler son quotidien. — KIM JAY, ETHOS IMAGERY

MATT STERN

LES POSSIBILITÉS INFINIES

CLAUDIA BLAIS-THOMPSON
cbthompson@ledroit.com

Sa langue première est celle de Shakespeare. Mais comme le français composait également son quotidien dans son Montréal natal, l'auteur-compositeur-interprète Matt Stern a eu envie d'avoir son propre répertoire de chansons originales francophones.

Avec *Rien qu'un animal*, le chanteur de 36 ans explore les relations humaines, les siennes entre autres, mais aussi celles des autres. Sur ce 11 pièces, certaines chansons sont plus intimes pour l'artiste, comme *Poursuivre sans toi* qui soulève les inquiétudes de perdre quelqu'un tout en voulant prendre des risques.

Mais son «idéal» est que son public s'approprié le texte pour

qu'il y trouve son propre sens. Parce qu'à ses yeux les possibilités sont grandes, il hésite à expliquer le sens précis de ses chansons. Et si quelqu'un reprend l'une de ses compositions, le moment l'inspire davantage.

Teintée de messages d'espoir, il y a un peu de tout dans sa pop très organique, réjouissante et rythmée, dit-il. «Je pourrais faire n'importe quoi, il y a tellement d'états d'âme qui m'inspirent, il y a plein de possibilités.»

L'artiste polyglotte — il parle aussi espagnol et japonais — puise la poésie de chacune des langues qu'il maîtrise et extrait un peu de ces cultures pour les transposer dans sa musique. Comme des outils, il s'en sert pour se construire et s'enrichir.

Ces limites que Matt Stern refuse de s'imposer, il les repousse jusque dans les façons

de s'exprimer. Il y a cinq ans, le chanteur avait un grand besoin de sérénité et de quiétude. C'est pourquoi il a changé d'environnement pour se poser à Victoria, en Colombie-Britannique.

«Je voulais commencer un nouveau chapitre, à cette époque je cherchais vraiment la tranquillité, l'air pur et l'océan.»

C'est là qu'il a approfondi l'improvisation et son amour pour la danse et sa puissance émancipatrice. Un autre moyen pour lui de «faire sortir les émotions».

«C'était une belle découverte, ajoute-t-il. C'est comme si le cycle se fait naturellement. On accumule des expériences et on peut les canaliser à travers la danse.»

Cette nouvelle avenue artistique élargit ses horizons de possibilités. L'improvisation lui rappelle qu'il peut «essayer autre chose, tout le temps», croit-il. Pour éviter d'utiliser les mêmes

formules et ennuyer son auditoire, notamment.

«Je veux toujours monter d'un cran. Par exemple, quand je fais des spectacles je ne veux pas faire la même chose. Je veux collaborer avec des gens pour garder ça intéressant. Le format change.»

S'ENNUYER DU FRANÇAIS

Après trois albums et quatre EP en anglais, Matt Stern avoue s'être ennuyé d'entendre la langue de Molière meubler son quotidien. Malgré une certaine incertitude sur l'emploi des mots, il constate que le français fait partie de lui, «même en tant qu'anglophone».

Et comme il y a une communauté francophone autant à Victoria qu'à Vancouver, où il a souvent été appelé à chanter en français, Matt Stern peut veiller sur cette partie de sa vie.

«En déménageant vers l'Ouest, on me demandait de plus en plus de chanter en français parce que c'est exotique pour eux. Il y a quand même une communauté francophone, mais dès que tu es un artiste qui peut chanter en français, on t'encourage beaucoup.»

La musique vivifiante de *Rien qu'un animal* a été lancée à la semaine dernière au Café Mariposa, à Montréal, un événement pop up intime «dans un vrai esprit communautaire».

«C'était très émotif quand même, il y avait des gens que je n'avais pas vus depuis des années.»

S'il passera l'été en spectacles à Victoria, Matt Stern avoue qu'il devra penser à «faire une petite tournée dans l'Est» du pays pour partager son album maintenant disponible sur les plateformes numériques.

ROCH VOISINE... EN VERSION ACOUSTIQUE

ISABEL AUTHIER

isabel.authier@lavoixdelest.ca

Pour éviter la routine et s'assurer de plaire à tout un chacun, Roch Voisine aime bien proposer diverses formules de spectacles lorsqu'il sillonne le Québec. Americana en festival, Americana 10 ans, Americana Light... Le public a le choix.

Le chanteur fera cependant une petite exception en se présentant dans la région en juillet avec une version acoustique de son répertoire.

«Une fois de temps en temps, on offre cette formule à trois ou quatre musiciens, plus petite qu'*Americana Light*, et dont le répertoire est à 80% le mien. On le fait une fois dans l'été, juste pour vous autres!» lance l'artiste en riant.

Il faut dire que ce spectacle plus intime convient mieux au concept de soupers-spectacles présentés à l'érablière La Grillade de Saint-Alphonse-de-Granby tout l'été. Roch Voisine lancera le bal, les 7, 8 et 9 juillet, accompagné de deux musiciens.

«Ça fait toujours du bien de revenir en version acoustique. Ça permet de décrocher un peu de la grande tournée. Bon, c'est sûr que ça entraîne un petit défi technique et personnel. On a parfois besoin d'aide-mémoire! On ne peut pas rouler plus de 300 chansons sans un peu d'aide», dit-il.



«On le fait une fois dans l'été, juste pour vous autres!» lance Roch Voisine au sujet du spectacle acoustique qu'il présentera en juillet à l'érablière La Grillade. — PHILIPPE RENAUD

RETROUVER LA SCÈNE

Renouer avec la scène lui a fait un bien immense. L'éloignement du public commençait à lui peser.

«Pour être franc, durant la première année de pandémie, ça ne m'a pas tant manqué parce que j'étais fatigué après 35 ans sans m'arrêter. Mais la deuxième année, je trouvais ça un peu long, même

si on a été trois fois en Europe. Par contre, ma conjointe et moi avons eu une petite fille en 2020, ce qui m'a permis d'être beaucoup plus présent.»

À 59 ans, Roch Voisine ne fait plus tout à fait les choses comme avant. Au lieu des longues tournées en Europe, notamment, il préfère multiplier les allers-retours. «On n'a plus la même vie

de tournée qu'au début, je suis plus ennuyé avec un bébé à la maison. Ça demande aussi une plus grande discipline. Il n'y a pas de secret en tournée; il faut dormir, bien s'hydrater et bien manger. C'est comme un serveur ou une serveuse : avec l'expérience, on fait moins de pas!»

Americana Light, qui tourne depuis plusieurs mois chez nous,

deviendra d'ailleurs *Americana 2.0* lors de sa traversée de l'Atlantique, en 2023, un titre plus propice à attirer l'auditoire français, croit Roch Voisine.

Il avoue que contrairement à ce qui se passe en Amérique, le country est un peu «champ gauche» en France, bien que son public y adhère depuis de nombreuses années.

Il fait toutefois remarquer que ce style musical n'est pas son seul intérêt, en rappelant notamment sa collaboration au trio Forever Gentlemen.

Quant à l'envie de refaire un album — son dernier date de 2017 —, il demeure présent, mais ne fait manifestement pas partie de ses priorités. Oui, quelques chansons anglophones sont écrites, mais «il faut trouver la bonne patente». «L'idée, c'est comment le faire et pourquoi le faire. Plus personne n'achète ou n'écoute de disques. Je préfère présenter périodiquement des chansons rattachées à des événements, avec Sarah Brightman ou Glass Tiger, par exemple. Ça permet de maintenir une visibilité et d'entrer dans le mode de consommation que les gens aiment.»

Entre le lancement de nouveaux extraits, on peut toujours le voir sur scène. Ce ne sont pas les spectacles qui manquent.

Pour la programmation des soupers-spectacles à La Grillade et l'achat de billets, on consulte le site du Palace de Granby ou on compose le 450-375-2262.

La Grillade adaptée aux spectacles

ISABEL AUTHIER

isabel.authier@lavoixdelest.ca

Après une première année de soupers-spectacles estivaux, en 2021 à l'Hôtel Castel, Jean Forand s'est tourné vers l'érablière La Grillade cette année. Mais avant d'y accueillir les artistes, le producteur s'est d'abord assuré que l'endroit serait conforme à ses besoins.

Il lui fallait d'abord et avant tout une scène surélevée. De concert avec le propriétaire de l'endroit, Pierre Gingras, il a été convenu d'en construire une, de 20 pieds sur 16 pieds, en agrandissant vers l'extérieur.

Cet ajout a nécessité à lui seul des dépenses de 50 000 \$. Au total,

les deux entrepreneurs estiment à près de 100 000 \$ les investissements menés pour adapter les installations — éclairage, sonorisation, décoration — au concept de soupers-spectacles. La note a été partagée en deux.

«On a des événements tous les week-ends ici, mais c'est la première fois qu'on s'engage pour deux mois. Jean m'a approché et j'ai accepté. Ça génère de la *business* et les équipements resteront ici. Ça va apporter de l'eau au moulin», affirme M. Gingras.

«On s'est rapidement entendu sur le projet, Pierre et moi. Il a compris où je voulais aller, se réjouit Jean Forand. On va draper la salle de rideaux noirs, il y aura des nappes blanches et des jeux de lumière.

On met le paquet pour que les gens fassent wow en entrant.»

La saison sera lancée par Roch Voisine, qui sera suivi de Marc Hervieux, Julie Massicotte (hommage à Ginette Reno), le Boogie Wonder Band, Guylaine Tanguay, Guy Nantel, 2frères et Tony Gattillo.

Selon le propriétaire de l'Agence Timing, qui produit de tels soupers-spectacles en Floride durant l'hiver, cette programmation permettra aux 330 personnes admises de socialiser, de s'amuser et de bien manger. «D'un soir à l'autre, on offrira trois menus différents. Ce ne sera jamais la même chose.»

Jean Forand insiste également sur le fait que le stationnement de La Grillade sera offert gratuitement aux spectateurs en VR.



Le producteur Jean Forand montre la nouvelle scène surélevée construite pour accueillir des spectacles musicaux à La Grillade. — LA VOIX DE L'EST, ALAIN DION

L'HOMMAGE DU CINÉMA QUÉBÉCOIS À LOUISE PORTAL



DANIEL CÔTÉ

dcote@lequotidien.com

«Je suis assise sur une vie très longue, aussi longue que mes cheveux qui descendent à présent sur une vague d'écume, sur mon dos courbé par tant de rôles. J'ai donné forme et voix à toutes sortes de femmes : des fières, des coquines et des rieuses. Mais plus souvent, ce sont d'autres personnalités qui m'ont ployée sous la détresse et les larmes. Je n'ai pu éviter leur empreinte sur ma chair. J'en suis infiniment marquée.»

Ce texte écrit par Louise Portal témoigne de ses 50 années de cinéma, une aventure humaine et artistique que soulignera le Gala Québec Cinéma le 5 juin, à l'occasion de sa 24^e édition (il sera diffusé à 20h, sur ICI TÉLÉ). Cet Iris

Hommage embrasse un impressionnant corpus, dans lequel on retrouve 45 longs métrages et 18 courts.

Beaucoup de premiers rôles ont jalonné son parcours, dont celui de Cordélia dans le très beau film de Jean Beaudin, coiffé du même nom. Il y eut aussi la Luce dans l'œuvre de Claude Gagnon intitulée *La Rose, Pierrot et la Luce*, de même que l'infortunée Gigi dans *Taureau*, de Clément Perron. Lors de ce dernier tournage, qui remonte à 1972, la comédienne vivait ses premières expériences sur un plateau.

«Cette année-là, j'ai fait trois films, les autres étant *La vie rêvée* [Mireille Dansereau] et *Les deux pieds dans la même bottine* [Pierre Rose]. C'est comme si le cinéma m'avait choisie. Et quand le destin nous fait signe, on doit être à l'écoute», a raconté Louise Portal

au cours d'une entrevue accordée au *Quotidien*.

Elle qui montait des *scrapbooks* où cohabitaient des stars comme James Dean, Brigitte Bardot et Jeanne Moreau, dans ses jeunes années à Chicoutimi, voyait se concrétiser l'un de ses rêves les plus chers.

Comme cinéphile, elle s'est identifiée très tôt au cinéma français, davantage qu'à celui d'Hollywood. Son penchant pour les films qui creusent l'humanité des personnages correspond à son approche du jeu fondée sur l'émotion. «On est l'actrice de la femme qu'on est. C'est important de respecter ça, souligne-t-elle. Si je ne l'avais pas fait, j'aurais été très malheureuse.»

Quelques réalisateurs se sont inscrits à contre-courant de cette sensibilité, mais par bonheur, ils n'ont pas été nombreux. Presque toujours, on lui a permis d'injecter

beaucoup d'elle-même dans les productions.

Ce fut le cas notamment dans *Cordélia*, où bien avant d'apparaître sur le plateau, la comédienne s'était placée dans la peau de son personnage.

«Chaque film amène sa propre préparation. Cette fois, j'avais vécu dans une bulle du temps d'hier qui correspondait aux années 1800. J'ai voulu recréer ça pour atténuer le choc que j'aurais eu sur le plateau, puisque j'aborde chaque rôle de façon émotionnelle. La matière première, c'est mon humanité», fait-elle observer.

Ainsi garde-t-elle un bon souvenir de *La Rose, Pierrot et la Luce*, dont le tournage a amené les interprètes à construire une maison. La Saguenéenne mentionne également les conditions dans lesquelles ont été tournés *Les loups*, sous la direction de Sophie

Deraspe. Ça s'était passé à la fin de l'hiver, aux Îles-de-la-Madeleine.

«Pour moi, Évelyne Brochu et Benoit Gouin, les contacts avec les insulaires avaient été très enrichissants. Le fait d'avoir assumé le rôle de Maria dans ce contexte constitue un souvenir heureux, même si je considère que ce film n'a pas bénéficié du rayonnement qu'il aurait mérité», estime Louise Portal.

Quant à son rayonnement personnel, la septuagénaire l'analyse avec une lucidité rafraîchissante. Le temps des premiers rôles est révolu et elle le sait depuis assez longtemps pour ne pas en être froissée.

«Il y a moins de propositions, mais je suis en paix avec ça. J'ai eu une belle carrière et dans cette perspective, le prix arrive au bon moment. Je préfère le recevoir maintenant, plutôt qu'à titre posthume», lance-t-elle avec humour.

Louise Portal en cinq rôles marquants

Nous avons demandé à Louise Portal de commenter cinq des films dans lesquels elle a joué. **MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE**



3

CORDÉLIA (1980)

► SCÉNARIO : Jean Beaudin et Marcel Sabourin
► RÉALISATION : Jean Beaudin

À la fin du XIX^e siècle, le meurtre d'un menuisier de village est imputé à sa femme ainsi qu'à un employé du couple. Avec Louise Portal, Gaston Lepage et Raymond Cloutier. «J'avais lu *Une lampe dans la fenêtre* [Pauline Cadieux], inspiré d'une histoire vraie, et j'avais entendu dire que Jean Beaudin recevait plusieurs actrices en audition. Je lui ai alors téléphoné moi-même parce que je sentais viscéralement que ce rôle était pour moi. Puisque les producteurs avaient une autre actrice en tête, j'ai cependant dû attendre un gros mois avant d'avoir des

nouvelles. Jean Beaudin m'a finalement rappelée en disant : «Bonjour, Cordélia!» C'est comme ça que j'ai appris que j'avais eu le rôle. Je me suis préparée comme jamais. Je vivais à la lampe à l'huile, je ne faisais plus l'amour, je m'habillais en robe longue, je voulais rentrer dans l'esprit de cette femme d'une autre époque. J'ai une grande passion pour ce personnage et il m'a d'ailleurs fallu beaucoup de temps pour décrocher après le tournage.»

LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN (1986) / LES INVASIONS BARBARES (2003)

► SCÉNARIO ET RÉALISATION : Denys Arcand



4

À la faveur d'un repas à la campagne, des universitaires remettent en question leur vie sentimentale. Ils se retrouveront 15 ans plus tard. Avec Rémy Girard, Dominique Michel et Pierre Curzi. «Ces films occupent évidemment une place à part. Non seulement *Le déclin* m'a-t-il offert un passeport pour l'international, mais il m'a aussi donné l'occasion de reprendre le même rôle 17 ans plus tard. C'est unique. J'ai toujours trouvé Denys [Arcand], que j'adore, visionnaire. Il a parlé dans ses films de choses sociales bien avant qu'elles se retrouvent dans l'actualité. Ce rôle de Diane, c'est un cadeau. D'autant qu'au départ, il était destiné à une autre actrice, mais Denys me l'a offert après avoir fait passer une audition. Je garde de beaux souvenirs de notre passage au Festival de Cannes, où j'ai eu beaucoup de plaisir, d'autant que Dominique [Michel] était ma cochambreuse!»

VERS LE SUD (2005)

► SCÉNARIO : Robin Campillo et Laurent Cantet
► RÉALISATION : Laurent Cantet

À la fin des années 1970 à Haïti, des touristes d'âge mûr se disputent les faveurs d'un jeune prostitué. Avec Charlotte Rampling, Karen Young et Louise Portal. «Les parents de Laurent Cantet faisaient de l'aide humanitaire en Haïti et c'est après avoir lu le roman de Dany Laferrière, qu'il avait acheté à l'aéroport, qu'il a décidé de le porter à l'écran. Le tournage fut assez épique parce qu'une partie a eu lieu en Haïti et ça pouvait être dangereux. Ma partie a cependant été entièrement tournée en République dominicaine. La particularité de *Vers le sud* est que nous sommes trois actrices dans une distribution composée entièrement de non-professionnels. J'aime

cette dynamique parce qu'elle t'oblige à vivre dans l'émotion et au rythme du vrai monde. La rencontre avec Charlotte [Rampling] fut aussi très belle.»

LES LOUPS (2015)

► SCÉNARIO ET RÉALISATION : Sophie Deraspe

Une étudiante montréalaise débarque dans une île de l'Atlantique Nord, où elle suscite la méfiance de la matriarche, à la tête de l'industrie de la chasse au loup marin. Avec Evelyne Brochu, Louise Portal et Benoît Gouin. «Le rôle de Maria, qu'on ne voit pas tant à l'écran, a été aussi important pour moi que celui de Cordélia. Avec Sophie Deraspe, j'ai vécu une expérience extraordinaire. J'étais déjà allée aux Îles de la Madeleine deux ou trois fois, mais là, nous avons vécu avec les gens, on a joué avec eux. Sophie sait exactement ce qu'elle veut, mais elle laisse aussi aux acteurs un bel espace de liberté. Sa vision de cinéaste est très intéressante et nous avons un excellent rapport. Je souhaite vivement retravailler avec elle.»

PAUL À QUÉBEC (2015)

► SCÉNARIO : François Bouvier et Michel Rabagliati
► RÉALISATION : François Bouvier

En 1999, en banlieue de Québec, un imprimeur et aspirant dessinateur assiste au lent déclin de son beau-père, atteint d'un cancer du pancréas. Avec François Létourneau, Gilbert Sicotte et Julie Le Breton. «Ce film correspond pour moi à l'acceptation de l'âge, à mes cheveux blancs. La première chose qui me vient à l'esprit en pensant à *Paul à Québec* est François Bouvier, que j'adore, un être délicat, sensible, talentueux. Je suis très émue en parlant de lui parce que François m'a donné la chance d'avoir à l'écran les enfants et les petits-enfants que je n'ai pas eus. La vingtaine de jours passés avec toute cette belle gang fut un bonheur. J'ai aussi connu François Létourneau sur ce plateau et ce fut pour moi une révélation. Et puis, Gilbert [Sicotte], que j'aime beaucoup aussi, a souvent été présent — et important — dans mon parcours.»

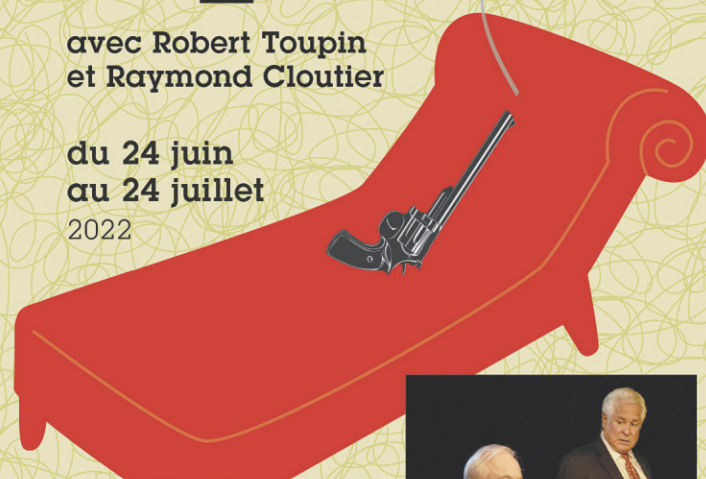
été THÉÂTRE à Sutton

western psychanalytique
de Tonino Benacquista

Un contrat

avec Robert Toupin et Raymond Cloutier

du 24 juin
au 24 juillet
2022



Information et dates
soirées ou matinées:
SuttonEncore.com

LA SAG
SALLE ALEC ET GÉRARD PELLETIER
SUTTON - 4C rue Maple

450.538.0486

Billets
LePointDeVente.com

«La profondeur des propos...
tient le public en haleine.»
Journal de Montréal

«Un véritable tour de force.»
La Voix de L'Est

«Toupin est captivant en chef de gang.»
Le Devoir

1 *Cordélia*,
de Jean Beaudin
— FOURNIE

2 «J'ai eu une belle
carrière», affirme
Louise Portal en parlant de
son parcours sur le grand
écran. — ARCHIVES LE PRO-
GRÉS, JEANNOT LÉVESQUE

3 *Les loups*,
de Sophie Deraspe
— FOURNIE

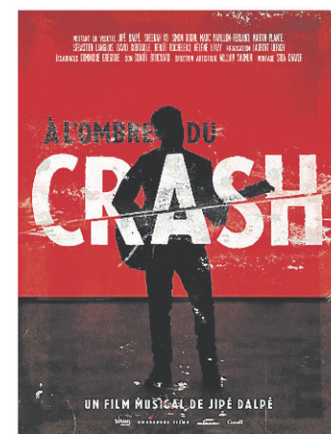
4 *Le déclin de
l'empire améri-
cain*, de Denys Arcand
— FOURNIE



Jipé Dalpé en avril lors du tournage de son film musical dans le sous-sol de la basilique-cathédrale Saint-Michel de Sherbrooke
— SYLVAIN LUSSIER

JIPÉ DALPÉ

LE FILM D'UN VOYAGE MUSICAL



MÉLANIE NOËL
melanie.noel@latribune.qc.ca

L'auteur-compositeur-interprète et trompettiste Jipé Dalpé lance *À l'ombre du crash*, un film musical offert en vidéo sur demande jusqu'au 12 juin.

La tournée de son dernier album, *Après le crash*, a été interrompue en mars 2020 après une trentaine de dates.

«On n'était même pas rendu à la moitié de la tournée quand tout a arrêté. Mais compte tenu du contexte, on se considère chanceux d'avoir eu le temps de faire ces spectacles», mentionne l'artiste, qui est professeur à l'École nationale de la chanson de Granby.

Pour prolonger la vie de ces dernières chansons et fermer la boucle de ce troisième album inspiré de son grave accident de voiture, Jipé Dalpé a créé un film de 52 minutes, mi-chemin entre

le spectacle capté et le vidéoclip, réalisé par Laurent Ulrich et produit par la compagnie Chasseurs Films.

«On n'a pas été capable de se rendre au monde de façon traditionnelle alors on a décidé d'immortaliser l'album avec ce film.

«On n'avait pas le goût de faire un spectacle virtuel. On n'avait pas envie de jouer dans une salle vide et faire semblant qu'il y avait du monde. On a discuté avec le réalisateur et on a décidé de faire un genre de plan-séquence musical.

«Je ne parle pas, il n'y a aucun dialogue, mais en même temps toutes les chansons sont liées entre elles. C'est du *live* introspectif», souligne celui qui invite les spectateurs à faire un voyage musical au cœur de sa création.

La mise en scène du film présente différents climats.

«On part d'un point de rupture pour aller vers une reconstruction, c'est le fond de la trame. Je parle de moments de solitude qui

permettent de revenir vers l'autre. Ce n'est souvent pas dans le brouhaha qu'on arrive à recoller les morceaux.

«Cette idée, on l'a symbolisée dans notre utilisation des lieux. À un moment donné, je suis seul à l'image. Je suis dans ma bulle même si les musiciens m'accompagnent. Puis je reviens avec eux», explique celui qui a profité des deux ans de pandémie pour créer cinq vidéoclips.

Dans le film, l'artiste présente huit chansons d'*Après le crash*, trois chansons de ses deux albums précédents et le premier extrait du prochain EP, *Sans fil*.

UNE JOURNÉE, HUIT MUSICIENS

Tourné en une journée, en avril dernier à la basilique-cathédrale Saint-Michel de Sherbrooke, ce film musical met à l'avant-plan la poésie des textes de Jipé, son jeu de trompette et le talent des huit musiciens

qui l'accompagnent dans l'aventure. Il s'agit de Sheenah Ko (chœurs et percussions), Simon Godin (guitares), Marc Papillon-Ferland (claviers et chœurs), Martin Plante (basse et chœurs), Sébastien Langlois (batterie), David Robitaille (trompette), Benoît Rocheleau (trombone) et Hélène Lemay (trombone).

«Les musiciens présents sont les mêmes qui m'accompagnaient lors de la tournée et on a ajouté des cuivres», mentionne celui qui alterne entre le chant, la guitare et la trompette.

En mars 2020, juste avant que la planète ne s'arrête, la mère du chanteur est décédée. Le film lui est dédié. Pendant la pandémie, Jipé s'est aussi séparé.

Est-ce que ces grands bouleversements inspirent son écriture de chansons? Parce que Jipé travaille maintenant sur un prochain EP à paraître cet automne.

«C'est certain que ces éléments alimentent la création, mais

souvent, ça ne sort pas de la même façon que je le pensais au départ. Je commence à écrire sur le sujet et ça bifurque complètement ailleurs. Alors je ne sais pas ce qu'il en restera.

«Par exemple, le deuil sera abordé, mais pour l'instant, j'ai pas de chanson qui parle directement de la perte de ma mère. J'écris davantage sur le deuil qu'on peut appliquer à d'autres zones de l'existence.

«Et que ce soit pour le deuil ou la pandémie, j'ai envie de parler du renouveau qui suit après. J'ai envie de parler de ce qu'on retrouve plus que ce dont on a été privé», résume le chanteur de 43 ans.

À l'ombre du crash est offert en vidéo sur demande sur la plateforme [Le point de vente.com](https://www.lepointdevente.com) jusqu'au 12 juin.

L'affiche du film musical
Après le crash

AMÉLIE VEILLE

LA DOUCE URGENCE DE VIVRE

VALÉRIE MARCOUX
vmarcoux@lesoleil.com

Faire un choix implique de renoncer, pour un temps ou pour toujours, aux autres possibilités qui s'offraient à nous. Cette fatalité, Amélie Veille la ressentait avec une nouvelle acuité à l'approche de la quarantaine. «Les deux années qui ont précédé mes 40 ans ont été assez rock 'n' roll», confie l'autrice-compositrice-interprète qui vient tout juste de dévoiler son cinquième album, *Nos possibles*.

Amélie Veille s'exprime avec une passion franche qui contraste avec la douceur qui enveloppe les neuf titres de son opus. Ce n'est pas la première fois qu'on lui fait remarquer la dichotomie entre le ton posé qu'elle utilise pour chanter et la spontanéité qui émane d'elle quand on la rencontre.

«Il y a une petite différence entre la musique sur l'album et mon énergie sur scène», reconnaît l'artiste qui a toujours recherché l'intensité dans son lien à elle-même et aux autres.

«J'aime aller au fond des choses et vivre des expériences riches. J'ai cette urgence de ne pas rester en surface et de connecter directement à l'autre», ajoute-t-elle.

Une autre sorte d'urgence s'est manifestée chez la musicienne originaire de Saint-Georges en Beauce alors qu'elle approchait de ses 40 ans : l'urgence de vivre.

«Un des éléments déclencheurs de cet album a été quand j'ai pris conscience que, pour des raisons médicales, pour moi, devenir maman allait être extrêmement compliqué, voire probablement impossible», confie l'artiste qui a fait des démarches pendant une dizaine d'années dans le but de donner la vie.

Ce parcours éprouvant a donné naissance à la pièce *Trois petits tours* qui ouvre son nouveau

disque. Sur ce morceau, Amélie joue de sa guitare Papoose qui l'a accompagnée à Paris.

C'est dans la Ville Lumière qu'elle s'est libérée de son angoisse existentielle et que sa pulsion créatrice s'est réveillée.

À son retour au Québec, Amélie a présenté ses compositions au multi-instrumentiste Stéphane Rancourt. Elle guettait avec impatience l'occasion de collaborer avec ce réalisateur depuis le succès de la version de *Mon cœur pour te garder* qu'elle a produite avec lui.

Ses nouvelles offrandes se situent à la triple intersection de la musique folk, de la pop et de la chanson française.

Nos possibles contient notamment deux reprises de pièces françaises, dont *Je reviens te chercher* de Delanoë et Bécaud qu'elle interprétait parfois en concert.

La seconde, *Il n'aurait fallu*, est un poème de Louis Aragon originalement couché sur la musique de Léo Ferré.

«Ma version est vraiment très différente», soutient l'artiste qui a voulu concevoir un nouvel

écrin aux paroles du grand poète français.

Aussi passionnée de littérature que de musique, Amélie a un pincement au cœur en pensant à tous les livres qu'elle n'aura jamais le temps de lire au cours de sa vie. Choisir d'en lire certains implique fatalement de renoncer à d'autres.

Celle qui est également chroniqueuse littéraire a été particulièrement habitée par *Faire les sucres* de Fanny Britt durant la période où elle a créé ses chansons.

«Le personnage principal a 40 ans, pas d'enfant, elle est belle-maman comme moi, puis elle vit toute sorte de trucs à l'intérieur d'elle. J'ai adoré», explique Amélie Veille.

«Quand j'ai lâché prise, je me suis aperçu du cadeau que c'est pour moi d'être belle-maman. J'ai plein d'amour pour ces enfants et je pense qu'ils ont plein d'amour pour moi aussi. Parfois, il y a quelque chose qu'on n'a pas et on ne voit pas ce qu'on a à côté; ça m'est arrivé souvent dans ma vie.»

LA SOLIDARITÉ BEAUCERONNE

La voix de Maxime Landry accompagne celle d'Amélie sur plusieurs chansons de *Nos possibles*. «Il est venu chanter tous les chœurs», indique cette dernière.

Les deux artistes beaucerons ont une relation privilégiée. Ils ont chacun pu aider l'autre à différents moments de leur carrière respective.

Ils se sont rencontrés après la sortie du premier album d'Amélie, alors que Maxime fréquentait toujours l'école secondaire. L'autrice-compositrice-interprète était venue faire une conférence dans son école, comme elle en fait encore aujourd'hui.

«Il avait déjà une voix extraordinaire. Il m'avait beaucoup ému, parce qu'il y avait quelque chose de bouleversant dans ce qu'il vivait, dans ce qu'il était et dans ce qu'il chantait; ça m'avait profondément marquée», se souvient-elle.

À quelques reprises, Maxime a fait les premières parties des

Les nouvelles chansons d'Amélie Veille se situent au carrefour de la musique folk, de la pop et de la chanson française.

— LA PRESSE, ALAIN ROBERGE

concerts d'Amélie. Après son passage à *Star Académie*, le chanteur est devenu son coloc alors qu'elle prenait une pause de sa carrière.

Celle-ci a pris fin grâce à Maxime qui lui a proposé d'être guitariste et choriste dans le cadre d'une tournée qu'il préparait. Cette expérience a relancé la Beauceronne sur le chemin de la création et de la musique.

L'ex-académicien se joindra à elle pour interpréter *Ma certitude* lors du Téléthon Opération Enfant Soleil le 5 juin. Amélie Veille sera également sur la scène des Francos de Montréal le 12 juin pour présenter *Nos possibles*.





JARDIN ALBA VERIDIS

ÉLOGE DE LA LENTEUR

JOSIANNE DESLOGES
Collaboration spéciale

Arbres graciles, plates-bandes touffues, chemins invitants, havres de paix bordés de verdure et de buissons constellés de blanc... Difficile de croire qu'il y a à peine 10 ans, le terrain où se dresse maintenant le projet Alba Veridis, de Regart Vert, n'était qu'un champ de possibles.

La boîte de design, d'aménagement paysager et d'horticulture a patienté longtemps avant de prendre des photos de l'apaisante cour arrière pour l'inclure à son portfolio. Ce jardin de détente a été conçu par Martin et Édith Desgagnés, anciens propriétaires de Regard Vert. Si le tandem a ralenti ses activités, le jardin, lui, arrive maintenant à maturité.

Simon St-Pierre, associé, designer et chargé de projet, est heureux de pouvoir mettre de l'avant une conception qui représente bien les aspirations de la compagnie qu'il a reprise : créer des aménagements harmonieux et intemporels qui dureront longtemps.

«Nous avons une vision plutôt artistique de l'aménagement paysager, souligne-t-il. Ce jardin est un exemple qui pourrait être enseigné aux futurs designers et architectes paysagers. Les principes de base y sont très bien appliqués. Il y a une

recherche dans les matériaux, les végétaux, l'alignement. Je suis convaincu que dans 10 ans, ce sera toujours aussi beau.»

Dans un nouveau développement du secteur Lebourgneuf à Québec, la cliente souhaitait posséder une cour arrière qui inspire le calme et invite à la contemplation. «Alba Veridis veut dire *blanc vert* en latin, note Simon St-Pierre. Les deux teintes amènent un sentiment d'apaisement. Les créateurs ne se voyaient pas créer un jardin avec des punchs de couleurs et des floraisons intenses. Tout devait rester dans la sobriété.»

LAISSER AGIR LES PLANTES

Être entouré de plantes contribuerait à rester zen. Patios et cabanons auraient bien tristes mines sans verdure pour rafraîchir, embellir et habiller les espaces de vie et de rangement de manteaux feuillus.

Chez Regard Vert, avec la pandémie, l'équipe est à même de constater qu'il y a un réel engouement pour les aménagements qui laissent beaucoup la part du lion aux végétaux. «Ça fait toute la différence dans l'aménagement paysager. Et ce projet le prouve bien», indique M. St-Pierre.

Outre une forêt au fond du terrain, derrière la maison de Lebourgneuf fraîchement construite, il n'y avait pas un brin de gazon à

l'horizon. «Les seules limitations étaient les limites de la propriété», raconte l'associé.

Une consultation pour analyser les besoins de la cliente a permis de prévoir un coin-repas sous une pergola, un coin détente agrémenté d'un bassin d'eau, une grande terrasse couverte, un coin potager pour les fines herbes et deux cabanons, sur une des limites de la cour.

QUESTION DE LIGNES

Pour permettre de se diriger vers les différentes zones, des dalles de béton et un chemin en passepiéd guident les trajectoires vers des points de vue intéressants, structurent l'espace, s'inscrivent en continuité des lignes architecturales de la maison. La pergola est en bois, alors que le bassin est en pierres naturelles.

Une fois le plan établi et les matériaux commandés, tout a pris forme en environ un mois.

Le nivellement et la préparation des bases granulaires ont précédé l'installation des dalles. «Ici le terrain est plat, mais si on a un terrain changeant, on va commencer par établir les niveaux avec des surfaces verticales comme des murets et des marches, puis les surfaces horizontales.»

Viennent ensuite la plantation, l'installation de l'éclairage et l'engazonnement.

MARIAGE VERT ET BLANC

Pour placer les végétaux, les concepteurs ont d'abord travaillé les pourtours du terrain, explique M. St-Pierre.

«Ils ont utilisé des chênes colonnaires pour aller chercher de la hauteur et créer de l'intimité sur le terrain, alors que la terrasse est protégée avec des cèdres et des thuyas.»

Les arbustes et les vivaces ont permis d'habiller l'aménagement. Au sol, on trouve des astilbes blanches, alors que des hydrangées annuelles (aux grosses fleurs rondes) et paniculata (dont les fleurs sont plus coniques) ont été plantées près de la maison.

Les plates-bandes en milieu de terrain contiennent des bergénias, et autour du bassin, les grappes de fleurs blanches des lysimachia clethroïdes pointent, échevelées. Près de la terrasse et du bassin, de grands pots contiennent des bouquets d'annuelles blanches. «Ça permet d'ajouter une touche de floraison pour la saison», souligne l'expert.

Au fil des ans, de petites modifications ont été faites, des végétaux ont été déplacés ou remplacés. La gestion du vivant demande souvent des ajustements, selon le sol, l'ensoleillement, etc. «Ces ajustements sont tout à fait normaux, surtout dans un jardin de cette ampleur.»





3



4



5

1 Des arbres gardent les cabanons de cèdre au frais, alors que les plates-bandes de vivaces protègent les racines. — PHOTOS REGARD VERT

2 Après 10 ans, l'aménagement paysager se marie parfaitement avec la forêt qui se dresse au fond de la cour.

3 Un coin intime près du bassin d'eau.

4 Cèdres, arbres et cabanons créent de l'intimité au pourtour du terrain.

5 Des hydrangées annabelles bordent la grande terrasse couverte.

6 La structure de la cour verte et blanche prolonge les lignes de la maison.



6

POUR RESTER ZEN AU JARDIN

Pour reproduire l'ambiance du projet Alba Veridis dans une cour de superficie plus modeste, Simon St-Pierre offre quelques conseils.

D'abord, mettre des végétaux. «C'est à la base de tout jardin. Habiller les pourtours de vert, c'est ce qui crée l'effet apaisant.»

Il suggère de suivre ses goûts, mais également de consulter un professionnel pour s'assurer que le sol, l'ensoleillement et notre climat conviendront aux végétaux choisis. «On ne voudrait pas créer un jardin apaisant tout en ayant le stress de savoir si nos plantes vont pousser ou non!» note-t-il avec raison. Mettre les bonnes plantes aux bons endroits est l'une des clés pour aspirer au jardinage paresseux.

«Il faut arrêter de voir l'entretien comme un fardeau, mais plutôt comme un passe-temps relaxant, avoir du plaisir pour passer du temps dehors.»

Opter pour des vivaces permettra à la nature de faire son travail, sans avoir à acheter et planter de nouvelles fleurs.

Les bergénias, par exemple, reviennent annuellement et n'ont pas besoin d'être taillées. «Ce choix de végétaux permet une diminution de l'entretien nécessaire.»

À l'automne, attacher les arbustes et nettoyer des résidus végétaux suffit, tandis qu'au printemps, l'ajout de compost et de paillis est la seule tâche nécessaire.

La meilleure façon de prendre soin de son jardin pendant les beaux jours est de l'observer régulièrement et de retirer au fur et à mesure les fleurs fanées et les mauvaises herbes.

«Si on attend toujours et qu'on néglige l'entretien, c'est là que ça devient lourd», soutient M. St-Pierre.

Autre truc pour éviter maux de tête et maux de dos: planter par talles. «Lorsqu'on se balade en nature, on le remarque tout de suite, les plantes ne poussent pas de manière isolée. Si on reproduit ça dans les jardins, le sol est couvert, on limite l'arrivée de mauvaises herbes, tandis que les racines sont protégées du soleil et de la sécheresse.» **JOSIANNE DESLOGES**

Venez voir
notre collection
de courtepintes

Literie Plus Design

19 Principale, Granby • 450 991-0600

PATRICK STEWART ET LE FILM CODA

LE VERTIGE
DE L'ÂGE

LÉA HARVEY

Le Soleil

QUÉBEC — Patrick Stewart n'a pas hésité très longtemps avant d'accepter de jouer le premier rôle de la production québécoise *Coda*, réalisée par Claude Lalonde. Le film, qui aborde le vertige de la réussite, la fragilité de l'expérience et la vieillesse, a fait sonner quelques cloches chez le célèbre acteur britannique de 81 ans. Des réflexions qui lui ont collé à la peau tout au long du tournage.

« *Coda*, c'est l'histoire d'un homme qui a été au *top* de son art, mais qui a vécu des tragédies personnelles lui causant une perte de confiance et beaucoup d'insécurité.

« Ce sont des choses qui arrivent dans ma profession, mais dans plusieurs autres aussi!

« Avoir peur de faire des erreurs jusqu'à oublier où tu trouves... Ça peut être très intimidant.

« Quand nous avons commencé à tourner le film, je commençais d'ailleurs à ressentir ce genre de choses. Je me suis donc dit que c'était un sentiment dans lequel je pouvais aller puiser pour que ce soit le plus authentique possible », confie Patrick Stewart.

Bien loin de son rôle de Jean-Luc Picard (*Star Trek*) et de celui du professeur Charles Xavier (*X-Men*), Patrick Stewart s'est plongé dans *Coda* sous les traits du pianiste Henry Cole.

Quoique reconnu par ses pairs et admiré du public, le musicien, qui entame son retour sur scène après le décès de sa femme, sera victime d'un trac sévère. Qu'il se produise devant une dizaine ou des centaines de personnes, Henry Cole figera à tout coup devant son instrument jusqu'à oublier momentanément comment en jouer.

Patrick Stewart s'est dit interpellé par la situation de son personnage qui, du jour au lendemain, n'arrivait plus à pratiquer son art. Et ce, malgré tout son talent. L'acteur s'est d'ailleurs mis à réfléchir à son propre métier; à se questionner « tous les jours » sur son jeu, sa nécessité dans sa vie, etc.

« Vous savez, je suis devenu

acteur professionnel à 17 ans, mais j'ai débuté à l'âge de 12 ans. Je me suis donc replongé dans ces années [en tournant le film] et je me suis rendu compte que je possédais une forme d'insouciance à cette époque. Je n'avais qu'à supposer que j'étais apte à jouer un rôle et j'y arrivais.

« Ce genre de "passage à vide" arrive aux artistes, mais je pense que ça peut aussi survenir dans la vie de tout le monde. L'important, c'est comment on s'en sort. »

— Claude Lalonde

« Bien sûr, quand tu commences réellement à comprendre le métier, tout ça n'est plus si simple. Dans les dernières années, j'ai vécu certains moments où je me sentais instable, où je n'étais pas certain de l'objectif que je souhaitais atteindre. C'est l'âge!

« Faire ce film m'a aidé à comprendre ce que je vivais et à en

parler, en particulier avec le réalisateur. Ça a été très encourageant pour moi », raconte celui qui a été anobli par la reine Elizabeth II en 2010.

Après plus de cinquante ans de carrière et une foule de succès à la télé, au cinéma et au théâtre, on aurait pu croire que plus rien ne pouvait déstabiliser Patrick Stewart.

Or, à l'instar de son personnage, l'acteur a, en vieillissant, pris de plus en plus conscience de la fragilité de la réussite et de l'importance de demeurer connecté à son instinct.

Dans *Coda*, Henry Cole sera quant à lui poussé à retrouver sa confiance et son souffle unique grâce à Helen Morrison (Katie Holmes).

L'ancienne pianiste devenue critique insistera pour obtenir une suite d'entrevues avec lui afin de réaliser son portrait.

Naîtra au fil des rencontres une relation toute spéciale. Une amitié qui donnera lieu à des échanges doux à propos de la musique, à propos de son effet salvateur sur celui qui la choisit comme complice du quotidien.

Lent et réflexif, *Coda* s'active ainsi au rythme de Beethoven, Schumann, Bach, Schubert, Chopin et autres compositeurs classiques. Une bande sonore qui prend donc une importance considérable, laissant place à un jeu d'acteurs rempli

de subtilités et de non-dits.

Branché à la même vision que le réalisateur Claude Lalonde, Patrick Stewart affirme avoir accepté de s'ouvrir et d'aborder son rôle de façon très « vulnérable ».

UNE EXPÉRIENCE « ARTISTIQUE » ET « HUMAINE »

Claude Lalonde ne regrettera jamais d'être sauté dans un avion pour l'Angleterre afin de partir à la rencontre de Patrick Stewart... pour lui demander de jouer dans son film.

Le scénariste (*10 1/2*, *Les 3 p'tits cochons*, *Malek*) et réalisateur de *Coda* affirme — à l'instar de l'acteur britannique — avoir senti une connexion lors de cette rencontre.

Par rapport au film, bien entendu, mais aussi à différents aspects de leur vie : le succès qu'ils ont connu tous deux « sur le tard », leur père qui a fait la guerre, etc.

« C'était formidable. [...] Je me suis rendu chez lui et on a passé près de 24 heures ensemble. C'est une rencontre unique dans une vie », lance celui qui occupe pour la première fois, avec *Coda*, le poste de réalisateur.

Si Stewart s'est beaucoup accroché à la performance artistique et à l'âge de son personnage, Claude Lalonde a quant à lui beaucoup

Patrick Stewart s'est beaucoup accroché à la performance artistique et à l'âge de son personnage, un pianiste vieillissant qui a perdu confiance. — 1976 PRODUCTIONS

aimé l'histoire générale que raconte Louis Godbout dans son scénario.

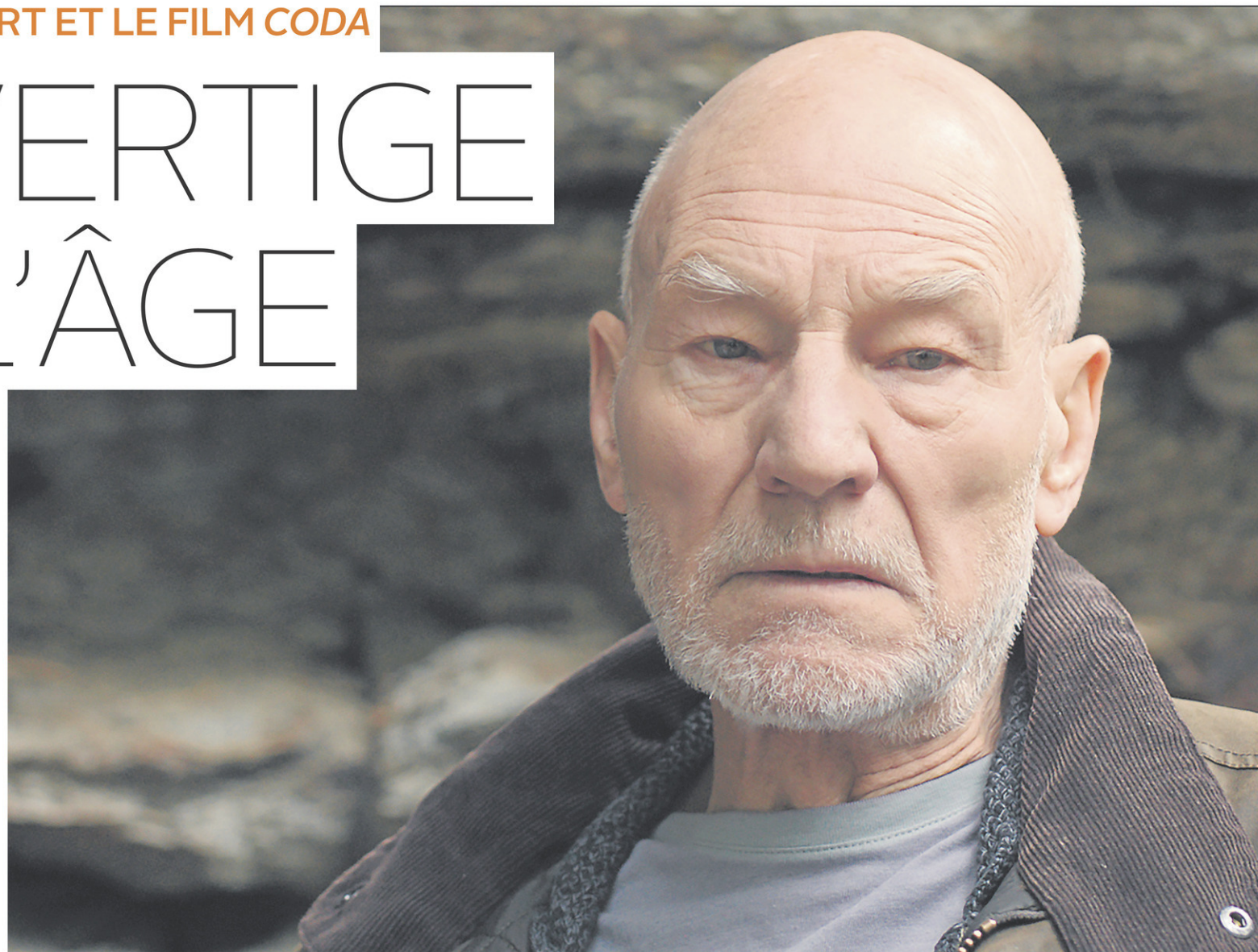
« Il n'y a pas beaucoup de dialogues, surtout vers la fin. C'est une atmosphère de réflexions. Pour arriver à ça, on voit donc les hauts et les bas de la vie de ce pianiste qui a souffert.

« Ce genre de "passage à vide" arrive aux artistes, mais je pense que ça peut aussi survenir dans la vie de tout le monde. L'important, c'est comment on s'en sort », affirme celui qui trouvait attrayant le mélange entre la mélancolie et l'espoir.

Avec les vastes paysages montagneux de la Suisse, le réalisateur originaire de Hull a d'ailleurs souhaité créer une esthétique particulière en s'inspirant de la littérature japonaise.

« Ça a été mon inspiration : l'amour des arbres, la nature et la réflexion », ajoute le grand lecteur d'Haruki Murakami.

Coda: la vie en musique est en salle.



BABYSITTER

La nounou a raison

GENEVIÈVE BOUCHARD

Le Soleil

CRITIQUE

Dans la foulée du mouvement #MoiAussi, l'autrice Catherine Léger avait trouvé un bon filon avec sa pièce de théâtre *Babysitter*. En adaptant le texte pour le cinéma, Monia Chokri ajoute une intéressante dimension à cette réflexion sur le féminisme. Et un petit clin d'œil humoristique à certains codes empruntés à l'horreur.

L'intrigue trouve son point de départ dans un phénomène bien réel : de petits rigolos (ou de gros colons) interrompent des femmes journalistes pendant des interventions en direct pour les invectiver ou tenter de les embrasser.

Interprété par Patrick Hivon, Cédric, un jeune père éméché, choisit la deuxième option à la sortie d'une soirée de combats extrêmes.

La vidéo devient virale. Pendant qu'ils sont nombreux à trouver son geste hilarant, notre homme se voit aussi accoler l'étiquette de misogynne et est suspendu par son employeur.

Un congé forcé qui tombe à point pour sa femme (Monia Chokri) en dépression post-partum et au bord du gouffre. Le regard hagard, elle erre en nuisette comme un fantôme. Une

Nadia Tereszkievicz prête vie de pétillante manière à la nounou de *Babysitter*. — MAISON 4:3

présence instable, un brin inquiétante, complètement décalée. Elle vit un cauchemar. On le vit avec elle.

Cédric profitera de sa pause professionnelle pour apprendre de son erreur en écrivant un livre sous la forme d'excuses publiques aux femmes à qui il a manqué de respect, incité par son frère bien

pensant jusqu'à la limite du ridicule (Steve Laplante).

C'est là que la nounou entre dans le portrait. Embauchée pour s'occuper du bébé, elle va déclencher une vraie révolution dans ce couple.

Jeune, belle, sexy, bienveillante et complètement libérée, Amy (pétillante Nadia Tereszkievicz)

débarque chez eux avec un goût pour les jeux de rôles (elle choisit elle-même de porter un uniforme de soubrette); des convictions qui ébranlent et, surtout, une créative bouée à lancer à cette mère qui a perdu ses repères.

Le texte de Catherine Léger interroge avec beaucoup d'intelligence et d'humour des enjeux

qui ont retenu l'attention ces dernières années, mais qui ont semé plusieurs points d'interrogation.

Du petit sexisme ordinaire à une misogynie parfois complètement intégrée, des comportements devenus anodins ne passent plus. On remet des choses en question et c'est tant mieux. Mais on marche parfois sur des œufs, on va peut-être trop loin.

Avec ce deuxième long métrage, Monia Chokri s'intéresse beaucoup aux genres.

Dès l'ouverture, elle souligne des stéréotypes dans ces combats-spectacles où les hommes se pètent la gueule pendant que les femmes font les belles. Gros plan sanglant. Gros plan de poitrine plantureuse à peine couverte.

Il y a quelque chose de primitif dans tout ça. Quelque chose que cette nounou aux allures stéréotypées, mais qui prend complètement le contrôle de la situation, contribuera à renverser.

C'est drôle et surprenant. Ça va loin et c'est voulu. Un regard rieur sur une question sérieuse.

Babysitter est présenté au cinéma.

Au générique

Cote : ★★½

Genre : Comédie

Réalisatrice : Monia Chokri

Acteurs : Nadia Tereszkievicz, Patrick Hivon et Monia Chokri

Durée : 1 h 27

ENVIE DE SORTIR ?

ISABEL AUTHIER

isabel.authier@lavoixdelest.ca

À voir, à faire ces jours-ci.

ARTS VISUELS

Jusqu'au 10 juillet, **Arts Sutton** présente *Habiter le monde*, une exposition inédite regroupant les recherches de dix artistes à la maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'UQAM. Un parcours d'œuvres indépendantes qui dialoguent subtilement entre elles. La sculpture, l'image imprimée, la photographie, la poésie et la vidéo présenteront un échantillon des différents regards qui questionnent l'impasse écologique dans laquelle nous nous trouvons. Le public est invité à assister au vernissage qui aura lieu en présence des artistes le dimanche 5 juin de 14h à 16h.

Le Centre d'exposition Yvonne L. Bombardier de Valcourt présente l'exposition *Ensemble* mettant en vedette le travail des artistes

Jennifer Alleyn, Violette Dionne, Andrée Marcoux et Josianne Bolduc, jusqu'au 21 août. Par des pratiques et des démarches différentes, ces artistes explorent les liens entre les êtres.

L'exposition *Entre voile et drapé* des artistes **François Chalifour et Danielle Gauthier** est présentée jusqu'au 3 juillet au Musée Bruck de Cowansville.

D'ici au 11 juin, **Encreguenille-Inkrag et Studio Sorge** exposent au Centre d'art de Dunham. Les membres d'Encreguenille-Inkrag et des invités présenteront leurs plaques, outils de gravure et estampes originales.

Pour célébrer le Mois de l'estampe, la **Galerie Art Plus** a réuni les artistes Deborah Chapman, Mathieu Cheminée, Geneviève Duplessis, Michel Dupont, Carole Fisette, Sanders Pinault, Francine Potvin, Laurence Prévost et Christiane Roy qui, jusqu'au 4 juin,

présentent leurs œuvres et leurs diverses techniques d'impression : gravure au burin, manière noire, sérigraphie, collagraphe, monotype, eaux fortes et plus encore.

Le **Club Passion Photo Cowansville** tient sa sixième exposition annuelle à la bibliothèque Gabrielle-Giroux-Bertrand jusqu'au 11 juin. L'exposition présente 27 photos des membres du club.

Jusqu'au 19 juin, les artistes **Marianne Laroche et Jocelyne Tremblay** présentent l'exposition *Écorce d'argile/Flowing times* dans la salle d'exposition Boréart du centre culturel France-Arbour à Granby.

MUSIQUE

Le nouveau spectacle multimédia de **Dan Bigras** sera présenté au Palace de Granby le 10 juin à 20h. Billets : reseau.ovation.ca

L'ensemble **Au fil des chants** composé de cinq chanteurs

amateurs et d'un pianiste professionnel de la région de Sutton présentera le spectacle *Au fil des saisons* le 18 juin à l'église Ste-Croix de Dunham à 20h, le 19 juin à l'église Grace de Sutton à 15h et le 25 juin au Centre culturel St-Matthew de Stukely-Sud à 20h. De Lully à Plamondon en passant par Mozart, Leclerc, Fauré, Lelièvre, Bizet, Léveillé et d'autres, ce concert offrira un florilège de chants évocateurs des saisons et de la nature, à travers des œuvres populaires et classiques. Points de vente : hôtel de ville et Rumeur affamée à Dunham, presbytère Notre-Dame-De-La-Paix à Cowansville, bureau d'accueil touristique et Au cœur des saisons à Sutton, ainsi que la mairie et le Dépanneur Gaumond et fils à Stukely-Sud.

Le concert d'été de l'ensemble **Cordes-à-Vent** sera de retour le 11 juin à 19h, sous la direction de Charles-André Lauzon, à l'église Saint-André de Sutton. Au

programme : des pièces de Haydn, Queen, Rieding et Einaudi. Billets : en vente auprès des musiciens ou à la porte le soir du spectacle (15 \$ adulte, 8 \$ étudiant)

Laurence Jalbert présentera ses plus belles chansons et les influences qui ont marqué sa carrière, en compagnie de son guitariste, au Théâtre Lac-Brome le 11 juin à 20h. Billets : theatrelac-brome.ca

Le 7 juin à 20h, les finissants de l'**École nationale de la chanson de Granby** commencent leur tournée de fin d'année à la Maison de la culture de Waterloo. Venez découvrir le fruit de leur travail des dix derniers mois. Billets : reseau.ovation.ca

HUMOUR

Jean-François Mercier propose son spectacle *En cachette* en supplémentaire le 11 juin à 20h au Palace de Granby. Billets : reseau.ovation.ca

À la découverte du Maine

PHILIPPE WOUTERS

CHRONIQUE

philippe.wouters@lescoops.ca



En ce début du mois, j'ai profité de quelques jours d'escapade pour découvrir l'État du Maine, de Jackman à Portland. Alors que de nombreux Québécois apprécient les villes portuaires au sud de Portland, je me suis attardé aux péninsules du nord de l'État, moins touristiques. J'ai pris pour habitude de rédiger des notes de voyage pendant mes visites, souvent à l'improviste. Je vous les livre — aujourd'hui et la semaine prochaine — en toute transparence.

SEA DOG BREWING COMPANY - BANGOR

Une brasserie comme il en existe beaucoup aux États-Unis. Des bières très tendance il y a dix ans, mais une palette de saveurs et de goûts qui s'éloignent des attentes des amateurs les plus avertis. On trouve cependant quelques bières intéressantes.

La Owes Head Light Ale est vraiment une « International Light Ale » comme on en voit peu dans le milieu de la microbrasserie. Peu de goût, peu de saveurs, pour un maximum de buvabilité. La Blonde Ale est également intéressante, car douce et légèrement maltée.

Pour le reste, on est dans les arômes naturels et les caricatures stylistiques. Je ne m'attendais pas à vous écrire cela, mais on y va pour les bières les plus légères en alcool et en goût.

MASON'S BREWING COMPANY - BREWER

La première impression est souvent la bonne. Après cinq bières dégustées, j'ai cru déceler

un corps plus mince qu'à l'habitude pour les mêmes styles. C'est la signature de la brasserie : des bières faibles en sucre et/ou au corps aqueux. Ça marche pour les bières acidulées et fruitées, moins portées à rebondir sur les goûts particuliers d'une fermentation bactériologique. Quelques IPA contemporaines sont également disponibles.

On retient la New England IPA pour son équilibre et ses notes aromatiques sur les fruits tropicaux.

Je ne peux m'empêcher de parler de la Ice Cream Ale aux fraises. Une base de Cream Ale — bière très légère aux notes aromatiques discrètes, voire absentes et à faible calorie — avec une belle dose d'arômes naturels de fraises. Une réponse aux Seltzer?

ATLANTIC BREWING COMPANY - BAR HARBOR

Dirigez-vous vers le salon de dégustation; ne vous asseyez pas sur la terrasse, car elle est attachée à un sympathique « BBQ shack », qui opère indépendamment de la brasserie.

Du côté des bières, on est dans l'amertume sans complexe. Les recettes ont été créées il y a plus de dix ou 20 ans, un tout autre monde sur la scène brassicole de la Nouvelle-Angleterre. Même les bières contemporaines — Hazy IPA et autres — sont plus amères qu'aïl-leurs. Pour le « hophead » en vous.

JACK RUSSELL'S BREWERY AND STEAKHOUSE - BAR HARBOR

Établi depuis 1997, le restaurant est niché dans une maison sur le bord de la baie. La brasserie est

dans un bâtiment adjacent. On entre dans plusieurs petites pièces qui furent jadis l'espace de vie. Au menu, quatre bières simples et bien exécutées. Une Golden Ale, une IPA, une stout et une bière au bleu qui mériterait plus de bleuets et un peu moins d'arômes naturels. Mais cela semble être la norme dans les brasseries croisées.

Des spécialités locales et une sélection de steaks catégorie Prime y sont offertes, à un tarif agréable. Dans l'assiette, la décoration est également de 1997, mais les saveurs sont franches. On profite de la vue sur la baie et du service attentionné.

THE LOFT RAW BAR AND SEAFOOD LOUNGE - BAR HARBOR

En plein cœur du village de Bar Harbor, légèrement en retrait, se cache un bar à huîtres et cocktails qui vous propose également une sélection de bières de la région.

Les amateurs d'huîtres seront ravis d'en découvrir au gré des saisons. Quelques bières fruitées et acidulées offrent un mariage intéressant.

Du côté des spiritueux, la sélection est également judicieuse et vous permet de profiter de plusieurs alcools de réputation. Côté prix, ce n'est pas si exagéré.

MARSHALL WHARF - BELFAST

Direction le port de Belfast pour découvrir Marshall Wharf, une microbrasserie installée sur le bord de la marina depuis 2007.

La liste de bières en fût est impressionnante avec 36 offres, toutes brassées dans un système de 7 BBL, l'équivalent de 836 litres à chaque fois. Le brasseur ne chôme pas.

Côté bières, il nous prouve qu'il sait brasser dans un très large spectre de saveurs, allant de la Mexican Lager contemporaine à la Scottish Ale réinventée, façon levure de Hefeweizen. Oui, les Américains adorent nommer une bière et changer un ingrédient du style historique pour se différencier...

On n'oublie pas d'essayer leur Hazy IPA du moment, en profitant de la vue sur l'activité industrielle dans la marina.

Je n'ai pas eu l'occasion de visiter toutes les brasseries de la côte est entre Bar Harbor et Portland, mais force est de constater qu'un(e) amateur (trice) de bière ne manquera pas de motivation pour découvrir les bières du Maine. D'autres suggestions dans la prochaine chronique.

Un cocktail vieux de 200 ans!



— ANNIE FERLAND

MONSIEUR COCKTAIL

PATRICE PLANTE
Collaboration spéciale

Bon, pas tout à fait le premier des premiers cocktails, cet honneur revient au fameux Grog, l'ancêtre de la ponce au gin.

Mais le Tom Collins n'en demeure pas moins le premier cocktail à avoir été servi dans un établissement de restauration, au milieu des années 1800, au Limer's Old House à Londres, plus précisément. Servi par un serveur nommé John Collins, ce dernier aurait donné son nom au cocktail, mais aussi au verre haut dans lequel il est servi.

Et le Tom dans tout ça? À l'époque, le gin le plus répandu était le gin «Old Tom», un gin de piètre qualité dans lequel on ajoutait du sucre et un nombre impressionnant d'arômes pour camoufler le goût médiocre de l'alcool fermenté utilisé.

Aujourd'hui, les gins Old Tom, très différents que leur compatriote «London Dry Gin», sont faits dans le plus grand respect de l'art et offrent une puissance aromatique indéniable

en bouche. Faire un Tom Collins avec un gin Old Tom, c'est ouvrir, le moment d'un cocktail, une page d'histoire.

Vous pouvez par contre commander ce cocktail classique dans tous les établissements, qui vous le feront avec plaisir avec votre dry gin préféré. Assurez-vous toutefois qu'ils utilisent du jus de citron frais, qui est de loin le secret de ce simple rafraîchissement acide à souhait!

Tom Collins

INGRÉDIENTS

- 1,75 oz de gin Old Tom ou d'un gin boisé, épicé ou floral
- 0,5 oz de sirop simple ou de sirop de canne
- 0,75 oz de jus de citron frais
- 3 oz d'eau pétillante
- Rondelle de citron (pour décorer)

PRÉPARATION

- 1 Dans un verre haut (Collins ou highball) rempli de glace, ajouter tous les ingrédients (sauf l'eau pétillante) et mélanger à la cuillère jusqu'à ce que vos doigts deviennent bien froids.
- 2 Ajouter l'eau pétillante.
- 3 Décorer d'une rondelle de citron.



Une palette de dégustation de la Sea Dog Brewing Company.

— PHILIPPE WOUTERS

COUPS DE CŒUR POUR UN ÉTÉ ROSÉ

PLANÈTE VINS

NATALIE RICHARD

Collaboration spéciale
natalierichardmedia@gmail.com

Le rosé est loin d'être un vin insipide. Au-delà de l'émotion qui s'y rattache et qui évoque le beau temps, il rappelle les vacances et la douce sensation d'apprécier le moment. La signature d'un rosé se distingue grâce aux différents cépages qui le composent, par sa provenance et le choix du vigneron pour réaliser sa cuvée. Je les ai indiqués avec les différents pourcentages afin que vous puissiez distinguer les nuances de saveurs de chacun de ces choix. Ce sont tous des coups de cœur, par leur fraîcheur, leur *buvabilité* et leur personnalité.

1 VINCENT COUCHE ROSÉ DÉSIR EXTRA BRUT

73,25 \$ • 14 959 896 • 12,5 % •
4,2 g/L • nature

Nouveauté! Eh oui, je le veux! Quelle belle découverte que ce champagne rosé. Il possède une signature unique et très expressive sur les notes florales comme la rose et l'hibiscus, qui s'ajoutent à la rhubarbe dans une noble amertume en finale. Les bulles sont fines et persistantes dans un apogée qui invoque la prochaine gorgée. Très impressionnant! (Pinot noir 95 % chardonnay 5 %) **B**

2 CHÂTEAU DE L'ESCARELLE COTEAUX VAROIS EN PROVENCE 2021

19,95 \$ • 14 678 373 • 13 % • 1,4 g/L

Une découverte et mon préféré cette année dans la catégorie des rosés de Provence, déjà par son nez salin qui met l'eau à la bouche et qui nous donne l'impression d'être quelque part dans le Midi, au bord de la mer. L'émotion perdure grâce à un palais soyeux et une finale toute en fraîcheur sur les notes de mandarine, de framboise et de violette. Un délice qui se boit sans soif! (cinsault 40 % grenache 30 % syrah 30 %) **B**

3 MOULIN DE GASSAC PAYS D'HÉRAULT CLASSIC 2020

14,85 \$ • 14 396 608 • 12,5 % •
1,82 g/L

Un rosé aromatique aux effluves de fleurs d'oranger et de fraises des champs, frais, juteux et bien équilibré. Le carignan lui apporte une délicate touche épicée en finale qui en fait un vin idéal en toute occasion, que ce soit à l'apéro ou à table avec des brochettes de crevettes ou une pizza aux fruits de

mer. (carignan 40 % cinsault 30 % grenache 30 %).

4 M. CHAPOUTIER MARIUS 2021

13,45 \$ • 14 678 568 • 12,5 % •
1,4 g/L

Marius est une gamme de vins conçue en l'honneur de l'arrière-grand-père de Michel Chapoutier, qui disait: «Un bon vin est celui qu'on a envie de regoûter». Effectivement, on le sait à la première gorgée. Ici,

c'est le grenache qui domine, alors on a de la fraise, mais aussi de l'orange sanguine et de la pêche blanche. Une belle harmonie de saveurs pour accompagner l'apéro, la tapenade et la cuisine estivale comme une salade de pêches rôties aux amandes ou de chèvre chaud aux fines herbes. (grenache, cinsault, syrah)

5 MEINKLANG PROSA 2021

18,75 \$ • 14 651 824 • 10,5 % •
8,8 g/L • nature

Une autre belle découverte que ce petit nat rosé de l'Autriche. Léger en alcool et juste assez bien dosé pour garder la fraîcheur des cépages qui lui font honneur, principalement du zweigelt, un croisement entre le blaufränkisch et le saint-laurent qui détient plusieurs qualités aromatiques du pinot noir comme la framboise, la cerise, la réglisse et le poivre. Assemblé ici justement avec du blaufränkisch, du saint-laurent et du pinot noir, c'est plutôt une fraîcheur de canneberge qui donne le ton. (zweigelt 50 %, blaufränkisch 25 %, saint-laurent 15 %, pinot noir 10 %) **B**

6 BONNY DOON VINEYARD VIN GRIS DE CIGARE 2021

19,95 \$ • 10 262 979 • 13,5 % •
1,2 g/L

Un excellent choix de la côte ouest-américaine, du côté de Monterey en Californie, où les cépages rhodaniens ont trouvé une terre d'adoption qui les met en valeur. Désormais une classique, le vin gris de Bonny Doon demeure un de mes préférés pour passer à table avec un repas de fruits de mer ou un barbecue du dimanche après-midi. Ici, le grenache est à l'honneur dans un rosé «gris» qui a du corps grâce à un élevage de quelques mois sur lie qui lui apporte texture et complexité. (grenache 79 %, cinsault 11 %, grenache gris 5 % grenache blanc 5 %)

Bon début d'été rosé!

B BIO

Pour des suggestions quotidiennes de vins, suivez-moi sur Instagram @nrartdevivre ou sur mon site natalierichard.com.



La signature d'un rosé se distingue grâce aux différents cépages qui le composent, par sa provenance et le choix du vigneron pour réaliser sa cuvée. — NATALIE RICHARD



Les forteresses d'Oman

**JONATHAN
CUSTEAU**

CHRONIQUE

jonathan.custeau@latribune.qc.ca



Forteresses et châteaux vieux de plusieurs siècles se dressent toujours plus ou moins fièrement aux quatre coins du Sultanat d'Oman. Alors que les plus petits bâtiments croulent lentement sous le poids des années, des intempéries et du manque d'entretien, d'autres traversent admirablement le temps, si bien qu'on peut pratiquement dessiner un itinéraire pour faire la tournée des forts d'intérêt.

Ses murs extérieurs sont percés d'ouvertures qui n'empêcheraient plus le moindre ennemi de s'y aventurer. Dans le calme le plus plat, on peut y accéder à ses risques et périls. Les grosses pierres jonchent le sol, les planchers se sont effondrés et les abeilles se sont approprié les briques de terre cuite pour y faire leur nid.

Déjà dans la capitale, Mascate, on en trouve au moins trois, soit le fort de Mutrah construit dans les années 1580 à l'une des extrémités du port.

On y grimpe principalement pour la vue. Un peu plus loin, dans

la vieille portion de la ville, le fort Al-Jalali et le fort Al-Mirani, eux aussi des réalisations des Portugais à la même période, sont plus difficiles à visiter, le premier nécessitant une autorisation et le second étant littéralement fermé.

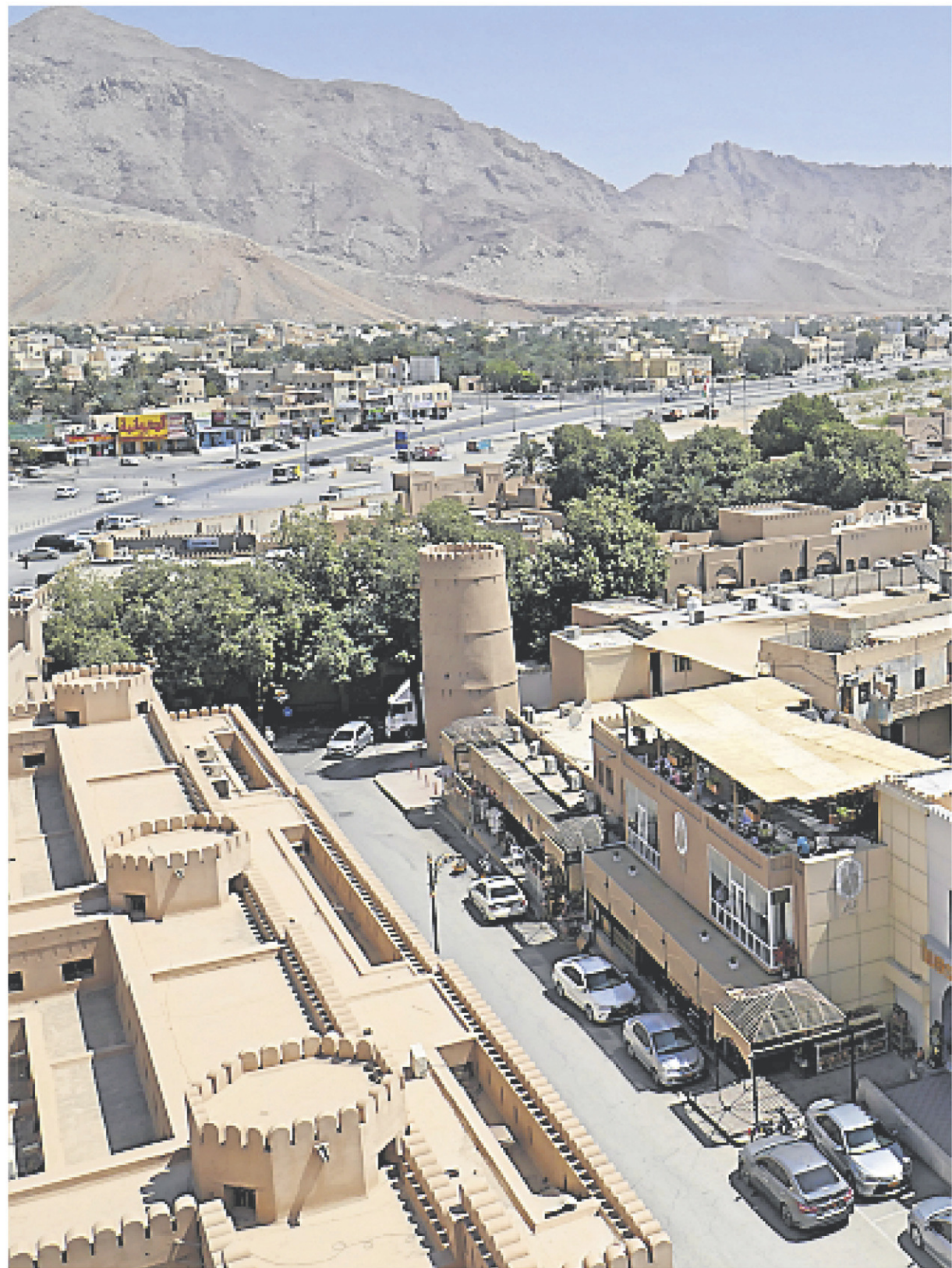
On raconte toutefois que les bâtiments les plus intéressants se situent à l'extérieur de la capitale. Ayant tendance à me lasser des visites répétitives, j'ai choisi de me concentrer notamment sur

le fort de Bahla, à environ 180 km au sud-ouest de Mascate. Il est ancré au cœur d'une oasis et est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1987.

En posant les yeux sur les petites maisons effondrées qui s'affalent près du stationnement de la forteresse, on ne s'étonnera pas que ce patrimoine, aujourd'hui restauré, eût été placé sur la liste des monuments «en péril».

Les techniques de restauration et de conservation ont toutefois permis de retirer le fort de Bahla de cette liste en 2004. L'intérieur est pratiquement vide, si bien qu'on doit recueillir un minimum

d'information auprès du préposé à l'accueil avant de se lancer, question de savoir précisément où on pose les pieds. C'est surtout l'immensité du fort, son âge vénérable et la vue sur l'oasis qui saisissent.

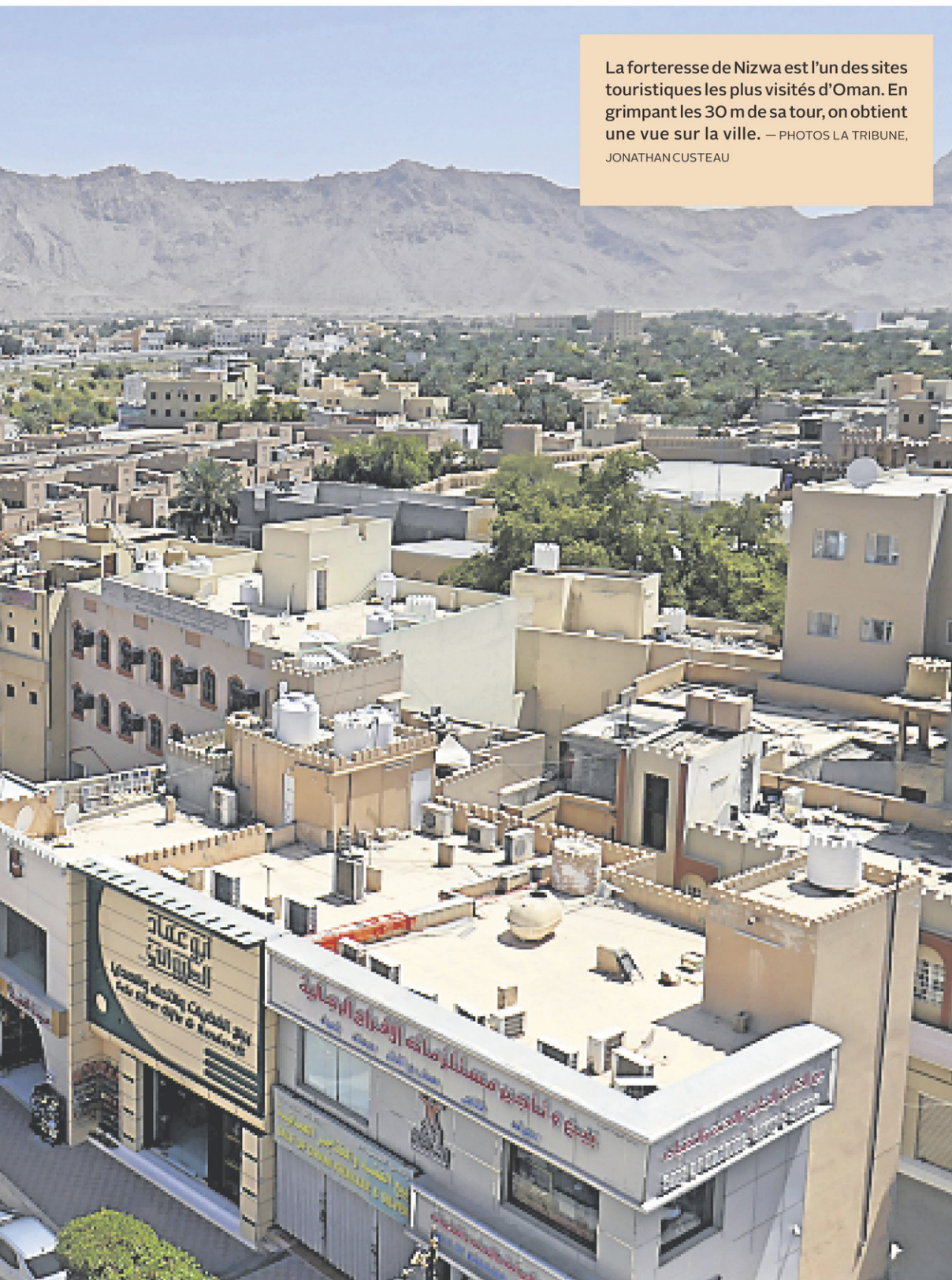


On rapporte qu'il est l'œuvre de la tribu des Banu Nabhan, qui ont fait de Bahla leur capitale entre les 12^e et 15^e siècles. Ceux qui résistent au vertige et oseront grimper des volées de marches malgré la chaleur pourront voir, autour de la ville, les vestiges d'une imposante muraille. L'intérieur même de la forteresse ressemble à un labyrinthe. Il s'agit, selon l'UNESCO, d'un d'exemple important d'un type d'ensemble architectural défensif qui a permis à certaines tribus de prospérer à l'époque médiévale.

En se promenant dans le village, on peut par ailleurs admirer le système d'irrigation propre aux Omanais, le falaj. En tout et partout, on peut facilement y passer deux bonnes heures, et si le cœur nous en dit, on poursuit la route jusqu'au château de Jabrin, une des forteresses les mieux conservées au pays. Il faut toutefois planifier les visites, puisque la plupart des sites du genre ferment leurs portes vers 16h. Tant pis pour les retardataires comme moi qui pensaient voir les deux dans un même après-midi.

RECONSTITUER L'HISTOIRE

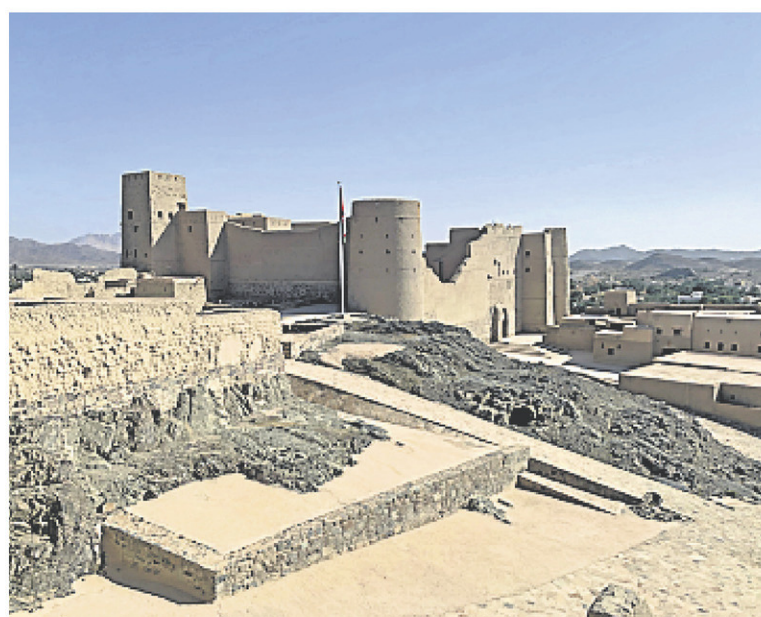
Sinon, pour peu qu'on s'aventure au sud de la capitale, on aboutira sans doute à Nizwa, deuxième ville en importance au pays. Ses enchevêtrements de ruelles, ses maisons traditionnelles en terre cuite et son souk attirent les visiteurs. Mais l'attraction la plus populaire et la plus importante est bien entendu le fort, qui permet d'en apprendre sur le passé et les traditions d'Oman.



La forteresse de Nizwa est l'un des sites touristiques les plus visités d'Oman. En grim pant les 30 m de sa tour, on obtient une vue sur la ville. — PHOTOS LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU



Petit, le fort de Jan Bani Bou Hassan constitue un arrêt moins prisé des touristes.



Le fort de Bahla, longtemps en péril, a été restauré et est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Construite dans les années 1650, la forteresse est l'un des sites les plus visités au pays. Et avec raison, puisqu'elle offre une vraie exposition avec des panneaux d'interprétation.

Impressionnante elle aussi pour sa taille, elle surprend d'autant qu'elle a été construite en seulement 12 ans. Un tour de 30 mètres de hauteur et au diamètre imposant de 36 mètres constitue un premier arrêt imposé pour un regard sur la ville et la mosquée adjacente.

Au gré des panneaux, on apercevra des trappes qui permettaient de surprendre les intrus qui, on se l'imagine, risquaient une chute douloureuse. On se proposait également autrefois d'ébouillanter ces ennemis à l'aide d'huile bouillante qu'on plaçait dans des marmites accrochées au-dessus des portes. Ouch!

Dans la cour, on offre aux visiteurs une crêpe traditionnelle omanaise cuite sur place, avant de les laisser s'aventurer dans une petite palmeraie. Beau moment

pour se poser à l'ombre. Pour les plus aventuriers qui auraient du temps à tuer, plus au sud, tout près des dunes de Sharquiya, les villages de Jan Bani Bou Ali et Jan Bani Bou Hassan comptent eux des châteaux.

Dans le premier cas, le fort est laissé à l'abandon. Ses murs extérieurs sont percés d'ouvertures qui n'empêcheraient plus le moindre ennemi de s'y aventurer. Dans le calme le plus plat, on peut y accéder à ses risques et périls. Les grosses pierres

jonchent le sol, les planchers se sont effondrés et les abeilles se sont approprié les briques de terre cuite pour y faire leur nid. Néanmoins, l'occasion est bonne pour réaliser comment les traces du passé disparaissent lentement, faute de moyens ou d'intérêt.

Ce sont souvent ces moments que je préfère, laissant mon imagination reconstruire l'allure d'antan, là où il ne reste que des indices à déchiffrer.

À quelques rues de là, la mosquée Jami-al Hamoda vaut un arrêt si on est dans le coin. Elle aussi érigée avec des briques crues, elle compte pas moins de 52 coupoles. Les non-musulmans ne peuvent pas la visiter, mais le

coup d'œil suffit avant de poursuivre vers Jali Bani Bou Hassan.

Là, le fort est dans un bien meilleur état et peut encore être visité. On verra les échelles typiques, dans le coin de certaines pièces, pour accéder au plancher supérieur. Dextérité essentielle pour ceux qui voudraient s'y aventurer. Traduction : je me suis bien demandé comment redescendre une fois grimpé au deuxième étage.

On ne verra rien de nouveau à Jali Bani Bou Hassan, si les autres monuments figuraient déjà à notre itinéraire. Il s'agit plutôt d'un prétexte pour s'aventurer sur une route moins connue pour accéder à des villages qui attirent pour le moment moins les touristes.



Chez nous,
on respire le bonheur.

Chez nous,
c'est Subaru.

OUTBACK 2022

Véhicules disponibles en quantité limitée.

Visitez votre concessionnaire participant pour tous les détails.



- Volant chauffant et sièges arrière chauffants
- Système de mitigation des distractions DriverFocus^{MC}
- Freinage automatique en marche arrière



Vos concessionnaires Subaru du Québec

SUBARU DES SOURCES
Dorval

JOLIETTE SUBARU
Joliette

LACHUTE SUBARU
Lachute

SUBARU MÉTROPOLITAIN
Saint-Léonard

SUBARU DE LAVAL
Laval

SUBARU SAINTE-AGATHE
Sainte-Agathe-des-Monts

SUBARU REPENTIGNY
Repentigny

SUBARU RIVE-NORD
Boisbriand

SUBARU SAINTE-JULIE
Sainte-Julie

SUBARU GRANBY
Granby

SUBARU MONTRÉAL
Montréal

SUBARU BROSSARD
Brossard

SUBARU SAINT-HYACINTHE
Saint-Hyacinthe

quebecsubaru.ca

Le modèle illustré est la Outback Limited 2022 (ND2 LP) à transmission automatique. 1. EyeSight^{MD} est un système d'assistance au conducteur qui peut ne pas fonctionner dans certaines conditions. Il incombe en tout temps au conducteur d'adopter une conduite sécuritaire et prudente. L'efficacité du système dépend de nombreux facteurs, tels que l'entretien du véhicule ainsi que les conditions météorologiques et routières. Consultez le Manuel du propriétaire pour les détails de fonctionnement et les limites. 2. Les cotes de sécurité sont attribuées par l'Insurance Institute for Highway Safety (IIHS). Visitez le www.iihs.org pour connaître les méthodes de tests. Visitez votre concessionnaire Subaru participant pour tous les détails. Outback et Subaru sont des marques déposées.